

Préface

J'ai traversé les sphères dans un état d'ouverture angélique, cher lecteur, pour te transformer une vie rebutante en couverture de *gore-tex*¹ : faire céder angoisse et urgence à une bonne capacité d'aimer, c'est long, plus long que tout ce qu'il y a d'autre. Mais les actions divines de hibou et l'action irrésistible de la fatalité témoigneront, si nous les reconnaissons sans vouloir les expliquer, une réussite verte comme la rive, pure comme la source, royale.

Je ne peux pas mettre seule mes vêtements, je ne peux pas manger sans être aidée, je ne peux..., ne peux..., ne peux..., bref : je ne peux pas vivre sans être soutenue, je ne peux sortir seule dans la rue.

La plage de la mer Noire était froide pour Ovide, qui fut banni, qui ne fut pas augustéen, qui se languissait après les parfums de Rome augustéenne, quand il n'avait pas le droit d'y vivre.

Mon enfance était pauvre en parfums, elle aussi. On me tenait pour handicapée mentale, et j'avais seulement le droit de fréquenter des institutions spéciales pour handicapés, d'abord l'école maternelle, puis l'école spécialisée. L'existence du hérisson était pleine d'obscurité, le caractère étranger de Tomi² charriait l'absence de bonheur dans l'existence grise sans *Larousse* de ma cervelle. Ainsi, je ne pouvais rien apprendre. Les tentatives de ma maman pour m'aider par des thérapies échouaient. J'étais énormément intelligente sans qu'on l'ait découvert. On me

1. Tissu qui résiste à la pluie et ne suscite pas de transpiration (N.d.E.).

2. Auguste avait banni le poète Ovide à Tomi, sur la mer Noire (N.d.E.).

tenait pour une légende idiote de la création, des rats rongeaient mon élan vital, le boréas¹ froid me soufflait dans le visage, mon désir de métamorphoses restait inassouvi, jusqu'au jour où une institutrice découvrit que je savais lire et écrire à condition qu'on me donne de l'appui au bras. J'avais alors vingt-quatre ans.

Est-ce que toi, cher lecteur, tu es étonné parce qu'on te demande de croire quelque chose de si rare dans la réalité ?

Les pensées monarchiques ne mènent à rien, restent stériles.

J'ai un grand savoir, car, depuis ma cinquième année, je sais lire. J'ai appris à lire en autodidacte. Depuis ce temps-là, j'ai toujours lu en secret des textes anglais, français, latins, arabes. Je sais également parler un peu le russe. J'ai appris l'italien d'une façon superficielle, et un peu le suahéli, quand ma maman l'a étudié pour mieux se débrouiller en Tanzanie. J'ai beaucoup aimé les mathématiques, avant tout la géométrie. Hélas ! Pourquoi est-ce que je n'avais pas le droit d'aller à l'école primaire comme ma sœur Paméla, et ensuite au lycée ?

Aujourd'hui, je participe comme hôte aux cours du lycée d'Erkelenz². On me supporte. Je reste tranquille, parce que je peux m'instruire, et que cela est un festin pour moi et quelque chose d'essentiel. Un objecteur de conscience m'y accompagne. Nous n'avons pas encore d'idées pour continuer, mes parents et moi. J'aimerais bien aller à l'université, si moi, le hérisson aérien, j'arrive à contrôler mon comportement, si je ne suis plus contrainte de faire des mouvements stéréotypés, si la volonté de Dieu répand dans ma pauvre tête de pierre calcaire des provisions d'équité, si la pluie froide de Tomi cède la voie à un zéphyr ouvert à l'amour, si le rire d'Ustinov commente le plaisir de l'empereur Auguste de se venger, si le passage à travers l'Øresund³ est trouvé grâce aux recherches, si l'autisme donne à la force géante, créatrice et archaïque, quelque chose qu'elle avait toujours cherchée, de sorte que les aiguilles du hérisson disparaissent.

1. Vent du nord (N.d.E.).

2. Petite ville, près d'Aix-la-Chapelle et de Cologne (N.d.E.).

3. Détroit de la mer Baltique entre le Danemark et la Suède. Ces deux pays sont, depuis peu, reliés par un pont (N.d.E.).

L'enfance du hérisson

Moi, Katia Rohde, je suis née le 1^{er} novembre 1971. L'absence de toute aide fut mise dans mon berceau par une fée du mauvais genre des fées : j'étais autiste. Une enfance démolie sans aucune possibilité d'être réparée, des chances incomparables, mais gaspillées. Profondément abaissée, apportant le déplaisir au lieu de preuves d'amour, j'ai détruit la joie de ma mère et de mon père.

C'est un tourment pour moi de ne pas savoir pourquoi cette sensation qui tâtait dans mon cerveau pénétrait en moi avec une telle vitesse, pourquoi elle faisait un raid sur la lamentable tête d'Ésaü comme un ouragan. Sans aucune sensation positive, verte, féconde, j'ai grandi. J'ai causé une aspiration à la sécurité et à la solidité chez mes parents. Ils étaient très malheureux.

Je ne suis pas capable de parler de mon enfance, riche en cou-leurs, remplie de thérapies, vécue sans aucune faculté d'agir. Moi, hérisson, animal utile du véritable Dieu — « Propage-le car les humains doivent l'apprendre ! » —, je soustrayais, évanouie, mon cerveau de calcaire ramolli et troué, à l'espoir occulte. Je voudrais vous raconter ce que la destinée a fait de moi.

J'ai passé ma première enfance à Kempen, à l'extrême ouest de l'Allemagne. Décrire mon enfance comme empoisonnée, ce serait un mensonge. Il m'est impossible de raconter de mes années de petite enfant beaucoup de choses que je sache encore, parce que je n'en ai que des souvenirs peu distincts. Mais le souvenir de mon bonheur, qui ressemblait à un sabot de fer, à une fête, que je vivais avec ma sœur Paméla, est très présent. Elle avait douze mois de plus que moi. Elle m'a imprégnée d'une sensation de chaleur dans mon nid, de mon espoir de rejeter

toutes mes façons d'enfant détruit, mon comportement ennuyeux de hérisson amené à ne pas admettre que ma conduite terrible, abîmée et détestable se transforme en tourment pour mes parents. Cet espoir était vert comme un rivage.

C'était terrible pour moi, quand mon embarras, piétinant, furieux, amoindrissait l'espoir de mes parents, quand je criais, criais, criais à l'instar d'un ouragan, sans interruption, abîmant toute sensation d'amour à la Desdémone, détruisant chaque tête-à-tête roucoulant et festif avec ma mère, détruisant ses activités d'amour par ma conduite, remplissant de poison ma petite maman, qui tenait à la pensée logique et qui haïssait l'autisme.

Le poids d'une solitude sans égale pesait lourd sur moi.

À la manière des hérissons, cher lecteur, je n'ai pas le droit de te priver de la recherche des causes. Ma peur déborde de tuer la renommée de ma mère. La petite dans son nid a énormément peur, mais la réflexion de hérisson de pratiquer la franchise s'écoule aussi sans bornes, tranquille. Comme je suis seulement capable de franchise, c'est seulement la franchise qui veut réussir dans ce que j'écris.

Mes cris détruisaient la tranquillité de ma mère qui roucoulait. La volonté d'Ubu Dieu traversa ma cervelle en crépitant, et je trouvai superflu que mon enfance réussisse, royalement ou non. Je ne voulais même plus plaire à ma mère.

Âpre fut la réalité. Je ne pouvais rien faire sans aide, et cela toucha la petite chatte autiste et pleine de poison : elle détruisait tout ce qui lui était cher. Je fus appelée handicapée mentale par les spécialistes. Ma mère supportait cela avec beaucoup de difficultés, ou réagissait en caressant mes aiguilles de hérisson, en ne cessant de toucher toujours à mes aiguilles, pâmée, condamnée à la recherche de thérapies. Chaque travail effectif était difficile en raison de l'opinion fautive qu'on se faisait de mon intelligence. On ne me donnait aucune aide bonne et efficace. Je ne fus pas reconnue dans mon être profond.

La recherche de soutien, à laquelle s'adonnait ma mère, fut illimitée. Moi, je pensais que ma ressemblance avec un hérisson était facile à reconnaître, qu'il était facile de reconnaître que j'étais autiste. Mais personne ne reconnut ma ressemblance avec un hérisson.

Comprenez-vous ce malentendu formidable : « Qu'est-ce que c'est ? Une idiote, bien sûr ! »

Moi, l'enfant triste à en mourir, condamnant ma petite sœur archaïquement, je pris mon existence autiste comme un fléau. Je cherchais un sens avec ferveur, j'adressais la parole à Dieu, j'avais de l'espoir et une façon de réfléchir dualiste et optimiste. Ma sensibilité était peu développée à cause du malentendu considérable dont j'ai parlé. Ma bonne petite maman, dépourvue, avait cherché pour moi, de toutes ses forces, du succès. Mais je répandis tant de poison qu'elle perdit tout son courage, murmura de révolte, perdit son calme déjà rongé, posa des questions sans trouver de réponse, laissa la pauvre petite chatte, pleine de fureur et sans aucune méfiance, dans une solitude terrible.

Mon comportement d'autiste, très ennuyeux, cherchait sa manifestation dans l'agressivité et dans l'amour bleu comme l'espérance, l'amour bleu de ma mère, qui n'avait pas la force d'aimer un hérisson. Je pensais que ma conduite sauvage aidait ma maman et qu'elle lui faisait plaisir. Je pensais qu'une sérénité naîtrait de mes démonstrations barbares, furieuses et de longue durée, assouvissant ma soif. Mais elle cherchait son savoir dans des livres scientifiques. Elle voyageait chez des spécialistes dans l'Allemagne tout entière, l'Allemagne fédérale, bien sûr. Le destin d'Ésaü fut certain comme la défaite de Sedan, fermant tout « Sésame ouvre-toi ! » Moi, la créature autiste, sans calme, sans connaissance de la direction dans laquelle se développerait ma personnalité, sans identité dans mon être profond, à la recherche de mon être profond, détruisant l'espoir de ma maman qui était pleine de bonté et, au surplus, artiste à la manière de Zadkine, détruisant tout cela par ma brûlante offensive des Ardennes, moi, l'enfant, qui fut exclue des festins, j'agaçais la tribu d'Isaac par mon existence.

La petite sœur d'Ésaü lui prit sagement la main, sa petite main rebutante de bébé, et elle répandit un parfum plein d'amour, roucoulante, chaleureuse, solide, jeune. Cela me vexait au début. Mais après, ma petite sœur, qui me donnait de l'espoir parfumé comme un rivage, bleu comme l'aigie-marine, ma petite sœur donc, pleine de veines où coulait son sang frais, capable d'aimer, fit que je devins une personne qui, à peu près, donnait du bien.

Une croissance rapide, ressemblant à celle du lierre, se réalisa, une eau profonde, bleue comme l'aigue-marine, me sauva de la noyade. J'attendais patiemment ma découverte, la découverte d'Ésaü en tant que créature douée de la capacité de parler. Mais je parlais sans que personne ne me comprenne. Personne ne remarquait que je ne pouvais faire sortir mes mots tels qu'ils se trouvaient dans ma tête. Le travail était très difficile pour moi, noyée dans une tristesse mortelle. L'école spéciale pour handicapés mentaux allait de pair avec ma bataille de Sedan.

L'école était en briques rouges. Cela faisait gai, mais un travail vrai et intense n'y avait aucune valeur. On y essayait en tâtonnant, par un comportement gentil et calmant, d'apaiser l'enfant des singes, qui témoignait de la fureur. On fit que l'enfant des singes épargnât sa petite maman grisonnante qui travaillait dur, et on blessait la dignité de Cathie, qui répandait le parfum d'un hérisson. On empêchait la satisfaction. On agrandissait ma tristesse. Des rayons ultraviolets, qui rayonnaient d'une façon dadaïste, brûlaient ma peau. La conduite des femmes qui étaient mes institutrices, qui émettaient des rayons ultraviolets, qui participaient à des festins sans y faire participer leurs élèves, et qui déclenchaient des défaites, ne faisait que calmer l'enfant des singes, qui était sans contenance, empoisonnée d'arsenic, autiste, triste, triste à en mourir. Je tourmentais beaucoup ma pauvre mère.

Le sentiment de vivre d'un hérisson plein d'espoir, parfumé — je croyais à un Dieu plein de justice —, ce sentiment ne fournissait aucune aide contre le désespoir de ma maman roucou-lante. Elle travaillait avec moi en me calmant, mais cela ne servait pas à grand-chose. Grâce à l'illusion qu'elle se faisait d'obtenir de l'aide de ses amies, elle donnait des surprises-parties, organisait des fêtes, avait beaucoup d'amusements, qui lui changeaient les idées. Ses amis disaient : « Oh, l'enfant retardée donne terriblement de travail ! » Elle invitait avec tant de plaisir des gens qui la consolait, mais qui me méprisaient, moi, d'une manière horrible.